

Guy Goffette. *Éloge pour une cuisine de province*, suivi de *La vie promise*. Préface de Jacques Borel. Gallimard, Poésie, 2000.

**L**a collection Poésie des éditions Gallimard a fait un bel effort ces dernières années pour renouveler son catalogue. On n'attend plus maintenant que les poètes soient trop âgés pour les offrir au public nombreux de cette collection qui est devenue au fil du temps incontournable dans le paysage de l'édition de poésie en France. C'est ainsi que nous avons le bonheur de relire Guy Goffette. Cette « cuisine de province » avait déjà charmé par son titre ; et même si elle nous avait surpris dans le risque, évité, d'une quelconque recette culinaire, fût-elle poétique, nous la retrouvons avec bonheur. Tout Guy Goffette, en effet, tient dans ce titre : à la fois son attachement à sa terre natale et son désir de partir qui hante tout provincial. Nous l'avions déjà noté dans *Partance et autres lieux*, paru en collection blanche chez Gallimard en 2000.

Tout le texte se ressent de cet affrontement entre deux forces contraires, ou plutôt entre deux forces complémentaires mais divergente : le départ fait naître la nostalgie. Et plutôt que de renier son passé, le poète s'en accommode, se l'assimile, le réinvente, au gré de son inspiration et de ses départs, de ses pérégrinations. Le prologue le ressasse : il faut être « loin » hors des sentiers battus. Dans la « Voix des miroirs », surtout consacré aux peintres, Guy Goffette fait penser à Jean Follain dans son poème court dont la chute se veut toujours surprenante et toujours en prise avec le passé revécu avec tendresse. Ici ce sont les regrets qui dominent. Jacques Borel note avec raison l'image quasi obsédante des collines comme point d'horizon du poète, à laquelle il faut y ajouter la mer, l'idée de la mer : « A quoi bon fuir l'été venu vers une mer/ bien à l'ancre dans son lit/ quand rester immobile au creux du chemin semble/ une manière de navigation [...] ». Le vers se coupe sur une attente, mimée par la métaphore qui file tout le long du poème, sans ponctuation, pour chuter ainsi : « le pont dérisoire/ ce pays qui te tient comme un regard d'ami ». Le prologue de ces « Fenêtres d'aboies » disait déjà : « et son rêve toujours à ses côtés qui marche à contre-temps » dans un beau tableau des vents cardinaux qui reflète bien ce conflit interne. La décision prise n'est pas susceptible de retour : « Ainsi nos pas se sont portés longtemps à l'avant des navires [...] — nos pas imaginaires/mais toujours le poids de la terre nous ramenait dans l'île intérieure [...] et la bise au front du paternel bleui, adieu/ adieu père mère famille encalminée, la voile est tendue [...] tandis que nous [...] coupions tous les ponts/ avec ce monde utile et méprisable [...] ». Les détails sont rares mais suffisamment précis pour se rendre compte de la force de caractère qu'il a fallu pour partir, en même temps que de la nostalgie qu'a provoquée la décision. La terre, le monde, la province natale pèse de toute sa pesanteur quand « (Enfants, nous riions [...] le poids de la lumière/ qui délivre l'oiseau/ relevait d'un cran la barre du jour/ qu'il nous faudrait sauter) ». Par la grâce de la formule, le poète se souvient de sa difficulté à partir, dans cette « Jeunesse d'Icare », figure qui revient par intervalles dans cette oeuvre, symbolisant le désir

d'absolu en même temps que son échec. L'enfance est le temps des rêves, des espoirs : « A dix ans on a l'éternité sous sa casquette/ et la mort est littéraire [...] » que l'homme adulte a voulu concrétiser par le départ.

Presque chaque partie du premier recueil s'ouvre sur une manière de prologue. Dans « Les portes de la mer », le poète s'essaie à l'imitation du mouvement perpétuel, mais ne peut s'empêcher la paronomase finale : « — Mère, que disais-tu déjà ?/ (J'ai vu bouger tes lèvres) et ces yeux qui te les a changés ? » Le ton familier apporte sa tendresse quotidienne en même temps qu'une certaine culpabilité. Consacré aux poètes qu'il aime ou tout simplement aux Muses (bien sûr pas tout à fait les mêmes qu'aux temps classiques, mais, tout de même, apprécions ce retour de la culture chez ce poète du départ), le poète se peint en vagabond, évoque cette fameuse « armoire inaugurale » de Guillevic « Ce corps large ouvert avant l'aube ». Il se fait lyrique « O mémoire, belle prisonnière du vent/ Que nul en sa déroute ne délie/ Même s'il a perdu son nom, sa femme et sa folie/ Mémoire, notre unique bagage en ce lieu sans racines [...] ». Sans racines ? cette cuisine pourtant dévoile ses souvenirs d'enfance et de lectures, et même « par exemple celui-là qui s'en fut en Abyssinie/ étreindre une rose vive - peineperdue — [...] ». Le mythe rimbaldien aura donc forgé tout notre siècle, comme une figure tutélaire, un jeune dieu auquel il fallait que tous les poètes sacrifient après avoir rejeté les anciens. Mais comme s'il se parlait à lui-même, le poète revient sur soi : « Non, vraiment la douceur des mots t'égare [...] Non, la cuisine que tu chantes n'est pas de ton sang »; Reniement de saint- Pierre ? Défiance vis-à-vis du lyrisme tant décrié ou simple regard de soi vers soi, d'Orphée vers Eurydice ? « —Toi tu as passé les collines et tu ne sais plus rien ». L'horizon franchi, le poète ouvre les yeux sur d'autres mémoires et rompt les amarres de celles qu'il ne veut plus. L'homme est partagé entre le passé et l'avenir, comme entre ces deux voix qui se font face dans « Herbertstrasse » évoquant l'errance du poète à travers Hambourg où avec l'image de la femme vénale revient celle de la mère, de l'angoisse crépusculaire autant de celle de la page blanche : « comme si entre ciel et mer/ Icare infiniment/ Reportait le terme ». Hanté par l'absolu, Guy Goffette repousse chaque fois plus loin à chaque pas, la chute inévitable : mais « C'est trop peu dire que nous ne vivons pas/ dans la lumière, que chaque pas/ est une chute d'Icare [...]—les Dieux mêmes ont perdu l'héritage [...] ». Le vers se découpe de façon à mettre en valeur le vécu négatif, et l'absence de la divinité. L'écriture demeure aussi comme un énoncé négatif : « Et si le poème, c'était plus simplement/ ce qui reste en souffrance dans la déchirure/ du ciel [...] ».

« La Chambre d'amis » est à maints égards une des parties les plus intéressantes du recueil, car elle traite de la littérature, des figures tutélares de Guy Goffette, qui dresse ici son panthéon personnel. Nous y voyons passer les ombres de Georges Perros, Charles-Albert Cingria, Hölderlin, Léopardi, Mandelstam, Pessoa, Umberto Saba, Ezra Pound, Cesare Pavese et enfin André Frénaud. Ce passage en revue dénote une amitié particulière à laquelle il faut rendre hommage. Ce n'est pas si souvent que les poètes

confient leurs dévotions à leurs aînés. « Ainsi passons-nous notre vie à chercher sous la poigne des mots/la main qui frète le silence à la fin du poème/ quand les choses les plus simples communiquent[...] trahi/ par quel écart du cheval fringuant qui est-ce/ sinon cet autre moi toujours fuyant [...] » C'est dans ce poème dédié à « Avec humilité, Hölderlin » que le poète résume tout ce qui le lie à ses amis disparus. Dans le même esprit, « une lecture à Metz » fait appel à Jacques Réda. Outre le poème « Manoeuvres, répétitions », digne des grands rhétoriciens (qui forme ensemble sur la base en différentes places de la négation dans sa répétition), le tout est d'une grand profondeur sur la réflexion que mène le poète avec son « (déchant) » « ce poème à mi-voix », comme s'il avait peur d'un trop grand lyrisme. Le poème fait alterner sur les pages verso et recto, la romane et l'italique, le chant du poète qui lit et celui de l'enfant qui rêve au poème, finalement inséparable. « Pour en finir » dresse le constat de cette « Eloge pour une cuisine de province » : « Non, revenir ce n'est pas regarder en arrière [...] toi qui n'a jamais su partir ». Revenir suppose aussi le coeur de l'enfant que l'on fut et que l'on cherche.

« La vie promise » est tout entière bâtie sur une rigueur formelle proche du sonnet, caractéristique de la double attirance du poète entre le départ et la nostalgie, la vraie vie et la vie réelle. Tous les poèmes font varier les questions qui toujours reviennent « l'inlassable qui es-tu, qui es-tu, qui ? ». Aussi le poète s'attache-t-il à sauver « un peu d'or dans la boue » : « De grâce, amis, ne perdons pas le temps ». Dans une réflexion sur l'art poétique, il met bien en valeur dans un vers proche de la prose, les procédés poétiques, eux aussi atteints par l'âge et la nostalgie, et peut-être par une idée métaphysique : « [...] dans la langue des collines le bleu/ ramage des oiseaux, la musique des cuisines/ après le dernier repas, quand tout s'est éteint/ et que la lune seule// remplit l'assiette du voyageur oublié. » Dans un essai de synesthésie, Guy Goffette nous offre un tableau d'une Cène où le poète est plus que jamais cet errant à la recherche d'une nourriture substantielle. « La terre est une table plus longue au désir/ que la faim, un manteau de fuite pour amants/ fatigués — et l'amour demeure/ très au-dessus// comme un bel éclair qui dure. » L'idéal est une faim irrassiable. Le quotidien apparaît alors dans toute la force de sa présence : « La vue est différente à l'aube/ quand on ouvre les volets : un mur// coupe la mer au bout de la jetée/ où nous voulions courir [...] ». La coupure du vers mime l'impossibilité de l'aventure. La fluidité du verbe s'apparente au discours qui s'éprend de lui-même dans l'envolée première : « cette vue imprenable et calme et tout, // reflet du seul amour : la vie promise. » Le dernier poème se clôt sur le verbe attendre. Ce désir que le poète a suscitée chez le lecteur l'emporte vers d'autres horizons, la promesse d'une vie meilleure, non pas peut-être dans le quotidien, mais à coup sûr dans la lecture de cette oeuvre à la fois simple dans sa lecture, et profonde dans ses prolongements humains. Il n'y a pas de meilleur moyen de reconquérir le public de la poésie que l'on dit en voie de disparition.

Bernard Fournier  
*Noailles, France*